

Les trois Rossel Vien

Annette Saint-Pierre

Volume 32, numéro 2, 2020

L'énigme Rossel Vien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072142ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072142ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Saint-Pierre, A. (2020). Les trois Rossel Vien. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(2), 415–427. <https://doi.org/10.7202/1072142ar>

Les trois Rossel Vien

Annette SAINT-PIERRE

Par le truchement du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, qui sort Rossel Vien de l'ombre, j'ajoute mon «témoignage». Homme de la radio, romancier, historien, archiviste, journaliste et grand voyageur, il a laissé des empreintes indélébiles. Il est donc digne d'une meilleure place dans le monde littéraire, et j'en remercie les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*.

Pendant plusieurs années, Rossel marque la communauté, par ses chroniques et ses essais dans les revues et les journaux manitobains, tout en publiant des nouvelles littéraires au Québec, sous le pseudonyme de Gilles Delaunier, lesquelles sont suivies de deux recueils de nouvelles et d'un roman au Manitoba, signés Gilles Valais. J'ai voulu en savoir plus long sur la vie et l'œuvre de ce mystérieux personnage.

Au sein de la communauté manitobaine en effervescence, Rossel Vien développe un talent indéniable pour le journalisme, qui offre mille opportunités aux lettrés de sa trempe. Imprégné qu'il est d'une culture dans le domaine de l'histoire, des arts, de la littérature et des communications, le Manitoba lui est propice. Il mène donc parallèlement une carrière à temps partiel au poste de la radio française, et à la publication d'articles, de chroniques et de traductions. En 1962, il fait paraître aux *Écrits du Canada français* le «Journal de prison» de Louis Riel. L'année suivante, il traduit de l'anglais *The man who had to hang* du Winnipegois, Edmund Boyd Osler, sous le titre de *Louis Riel: un homme à pendre* aux Éditions du jour (Québec).

Il collabore de 1964 à 1968 à la rédaction d'un journal bilingue, le *Courrier de Saint-Boniface*, fondé par le futur professeur Raymond Hébert, âgé alors de 20 ans. Rossel en a 35; les deux travaillent en tandem, tout au long de la publication

de l'hebdomadaire. Rossel contribue à *La Liberté*, travaille aux Archives provinciales du Manitoba, de la Société historique et du Collège de Saint-Boniface, devenu l'Université de Saint-Boniface en 2011. Il est même responsable de 1976 à 1982 de la section française dans la revue des employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, *The Mocassin Telegraph*.

Les écrits d'excellente facture de Vien sont grandement appréciés. L'archiviste Gilbert Comeault se souvient de son intelligence remarquable; en effet, le journaliste, toujours bien documenté sur les sujets qu'il traite, ne manque jamais d'intéresser les lecteurs francophones. Cependant, d'un style de vie un peu bohème, Rossel Vien trouve le moyen de disparaître de temps à autre pour aller voir ailleurs ce qui s'y passe et de revenir à Saint-Boniface, enrichi de ses cueillettes. Cela justifie la pertinence de ses nombreux déplacements qui lui vaudront un terreau idéal pour son œuvre littéraire.

Quand il se libère de son emploi à CKSB, le doux parfum du voyage l'attire toujours, autant que le désir au cœur de reprendre la plume. Il semble vivre pour écrire, après celui de voyager et de se ressourcer dans les bibliothèques et les centres d'archives, ainsi que le révèle une cinquantaine de ses déplacements de 1974 à 1979, de l'est à l'ouest du Canada, souvent aux États-Unis et au Mexique, son pays préféré. L'homme jouit d'une grande liberté sous le ciel des grands espaces, mais lorsque Roland Couture, président-directeur de CKSB, le sollicite pour la rédaction de l'histoire du poste, il accepte. Monsieur Couture me dira alors : «Ce Rossel Vien, il n'est pas facile à joindre».

Le Manitoba est à l'heure où les écrivains de l'Ouest canadien s'adressent aux maisons d'édition québécoise. La plupart du temps, les manuscrits venus de trop loin tombent dans l'oubli. C'est alors que *La Radio française dans l'Ouest* paraît à Montréal aux Éditions Hurtubise HMH en 1977. Le choix peut étonner, puisque les Éditions du Blé existent depuis 1974 au Manitoba, mais Rossel Vien avait déjà ses entrées au Québec.

Après son départ de CKSB en 1973, au moment où le poste est vendu à Radio-Canada, Rossel Vien se livre davantage à la lecture et à l'écriture. Chérissant son indépendance plus que tout au monde, il vit probablement les plus belles années de sa vie. À la jeune maison des Éditions du Blé, on accueillerait

de bon cœur ses manuscrits mais, sauf de rares exceptions, on ignore au Manitoba son passé littéraire, particulièrement son premier rang parmi les auteurs des *Écrits du Canada français*. Seul dans son petit logement du 190 ½ du boulevard Provencher, ou assidu au travail dans un coin reculé d'une bibliothèque, Rossel Vien rédige des nouvelles pour les présenter fidèlement à «sa» maison d'édition québécoise.

Vivant en solitaire, il fréquente peu les Manitobains, car il s'ingénie à passer inaperçu et ne songe guère à récolter la gloire d'un homme de lettres. On dit qu'il a été ostracisé par ses pairs... Je ne saurais l'affirmer. Réginald Hamel, professeur à l'Université de Montréal, a fait l'éloge de Vien et regretté son anonymat dans les *Écrits du Canada français*, revue littéraire de niveau pédagogique, enregistrée depuis sous le nom de revue de *l'Académie des lettres du Québec*. Si Réginald Hamel était encore là, aujourd'hui, il se réjouirait de l'intérêt que lui portent les Manitobains.

Dans les années 1970, étudiante libre à un cours d'été en littérature canadienne, offert à l'Université d'Ottawa par le même professeur Hamel, j'avais été frappée par sa remarque sur la littérature manitobaine. Il disait à peu près ceci : «Au Manitoba, il n'y a rien, sauf Constantin-Weyer qui a écrit *Un homme se penche sur son passé* et *Le tombeau* de Roger Léveillé. Pas gai». Il faut ajouter que Gabrielle Roy était encore vue comme une auteure québécoise, et que le professeur gardait toujours le secret sur l'identité de Gilles Delaunière, lui aussi considéré un auteur du Québec, selon les critiques littéraires de l'Est.

Bien qu'installé à Saint-Boniface depuis plusieurs années, la contribution de Rossel Vien à l'histoire de notre littérature, je ne l'ai apprise que beaucoup plus tard. J'entendais sa voix à la radio, je lisais ses éditoriaux, ses chroniques ou articles, mais je ne le voyais jamais. Cependant, à la parution du premier bulletin du CEFCO, et à la fondation des Éditions des Plaines l'année suivante, d'autres avenues s'ouvraient à l'écrivain. Après une lettre de félicitations au CEFCO, Rossel Vien me remet au bureau un texte historique digne d'intérêt pour les historiens, «*Une colonie canadienne-française au Minnesota*». L'article est grandement apprécié par ces derniers, dont Pierre Savard de l'Université d'Ottawa qui me dira : «C'est plus qu'un bulletin que vous publiez là».

Rossel Vien collabore à la publication du bulletin par des articles, des révisions et des corrections. Quand Jean-Charles Gagnon et Françoise Carignan, s.g.m. traduisent *To Louis, with love*, sous le titre *De ta sœur, Sara Riel*, c'est Rossel qui en suggère la publication et me met en contact avec l'auteure, Mary Jordan. À ce moment-là, l'historien avait déjà publié *La correspondance de Sara Riel*. Dans l'Ouest depuis une trentaine d'années, il s'enfiévrerait de l'histoire des Métis, visitait les centres d'archives à l'ouest, ainsi qu'au sud à la Minnesota Historical Society.

À la réception d'une subvention en vue de la recherche et de la publication du *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien* en 1984, je sollicite la collaboration de Rossel Vien. Pendant qu'une équipe d'étudiants universitaires ratisse les vieux journaux, les revues religieuses, etc., le chercheur fouille ailleurs et rédige des biographies d'écrivains connus et inconnus. Le livre est bien reçu et Pierre Savard dira une fois de plus : «C'est plus qu'un répertoire que le CEFCO vient de publier». En effet, le *Répertoire* est un projet majeur sur les auteurs des quatre provinces de l'Ouest, avant le magnifique *Dictionnaire des auteurs et des artistes de l'Ouest canadien*, publié aux Presses de l'Université Laval et la Faculté Saint-Jean, quatorze ans plus tard, par Gamila Marcos.

Le CEFCO et les Éditions des Plaines profitent de la compétence de Rossel Vien. Ainsi, après la traduction par un professionnel d'Ottawa de la thèse de doctorat de Robert Painchaud, Rossel lui donne sa forme finale et l'intitule *Un rêve français dans le peuplement de la prairie*. N'ayant pas son talent pour arrêter mon choix sur un titre, c'est souvent lui qui le choisit pour moi. Le même cas se présente devant *Strange Empire* de Joseph Kinsey Howard. Cueilli dans une aéro-gare par Ghislain Pouliot, le livre séduit le traducteur au gouvernement du Québec, au point de le traduire et de le présenter aux Éditions des Plaines. Rossel le révisera et l'intitulera : *L'Empire des Bois-Brûlés* en donnant tous les titres des chapitres à cet imprimé de cinq cents pages.

Bien que travaillant au CEFCO, Rossel n'accepte jamais de s'installer au bureau situé dans une enclave de la bibliothèque du Collège universitaire. Sans me dire un mot, il transporte sa machine à écrire et emménage dans un coin entre un mur et une étagère. Le rat de bibliothèque, qui n'est pas du type à privilégier le travail en équipe, est heureux quand il est seul. J'accepte

volontiers le comportement de l'ermite que je respecte beaucoup. Une fois seulement, il m'invitera dans son étroit logement. C'est là qu'il m'offrira un livre jauni et écorné de Nietzsche. Ce jour-là, je découvrais à quelques pas des Éditions des Plaines le style de vie d'un lettré, grand adepte de la simplicité volontaire.

* * *

En 1982, j'ai la surprise de ma vie quand Rossel Vien présente aux Éditions des Plaines un «roman» de trois nouvelles, sous le nom de Gilles Valais. Connaissant la qualité de son écriture, je fais grand cas de la confiance qu'il me témoigne. En plus, à ce moment-là, j'ignorais totalement sa bonne réputation aux *Écrits du Canada français*.

C'est là un véritable cadeau à la jeune maison d'édition. Toutefois, les deux premières nouvelles, «Les deux frères» et «Chibougamau», abordent des thèmes qui devraient fusionner, mais j'évite d'émettre le moindre commentaire. Au Collège universitaire de Saint-Boniface, j'ai enseigné *Les deux frères* et je l'ai invité à venir le présenter à une classe d'étudiants en littérature canadienne. Il accepte immédiatement. Les jeunes l'interrogent sur les longues phrases qui les rebutent. L'invité s'en tire en répliquant qu'il a adopté un style différent des genres traditionnels. Ces étudiants, qui avaient eu des difficultés à la lecture de *La Jument des Mongols* de Jean Basile, dont une seule phrase couvre plusieurs pages, demeurent perplexes. Que diraient-ils, aujourd'hui, en feuilletant *Des chants pour Angel* de Marie-Claire Blais, dont l'unique phrase n'affiche son point final qu'à la deux cent trente-sixième page?

Spectateur attentif qui surprend son lecteur sans le lasser, Gilles Valais nous rappelle Maurice Constantin-Weyer, célèbre clinicien de la nature, quand il écrit :

La chenille filait son cocon, le grillon crépitait dans les ronds dénudés où les cônes de foin avaient reposé, la marmotte attendait le soir pour sortir, épier sur le talus de la coulée, où le renard sauvage allait se désaltérer, deux petites misères se débattaient dans le foin sec, peu visible vraiment sous l'œil géant du jour...

Valais met au grand jour son talent de romancier, par des pages ponctuées de poésie. Si ses descriptions de la vie rurale sont parfois agrémentées de mots recherchés, il faut reconnaître

qu'il a le don d'enrichir le vocabulaire de ses lecteurs. À n'en pas douter, *Les deux frères* demeure une pierre blanche dans la littérature de l'Ouest.

* * *

Trois ans plus tard, en 1985, Rossel Vien garnit de nouveau l'inventaire des Éditions des Plaines par un manuscrit de deux nouvelles: «Les deux sœurs» et «Lettre de Maud». Vu l'insuccès du roman en librairie des *Deux frères* — Gilles Valais est inconnu au Manitoba —, je lui suggère de laisser tomber son pseudonyme et d'accepter un lancement dans la communauté. Il refuse catégoriquement. Je me soumetts à sa décision et publie *Les deux sœurs*, car il y a des livres qu'il faut absolument faire paraître.

Il s'avère que Rossel Vien n'a pas dit son dernier mot en 1986, quand il se dérobe une fois de plus sous le nom de Gilles Valais en signant *Le monastère*, un collectif intitulé *L'Ouest en nouvelles* aux Éditions des Plaines. Une fois de plus, je ne m'explique pas son refus d'identification. Par ailleurs, je loue son sentiment de délicatesse qui vise à ne pas blesser les religieux. Il est alors au service des trappistes de Saint-Norbert, à titre d'archiviste, lorsqu'il me remet cette nouvelle, quelques jours seulement après mon invitation à participer au collectif en chantier. Un indice probant de sa remarquable aisance en écriture ou à une banque de publications potentielles.

* * *

La *fiction* de Rossel Vien s'avère un legs précieux aux générations qui sauront l'apprécier à sa juste valeur. Vu que ses écrits littéraires n'ont jamais figuré au curriculum vitae de l'écrivain, il est juste et bon de rendre un hommage posthume à celui qui a œuvré dans l'ombre la plus grande partie de sa vie au Manitoba français.

Quatre ans après la publication de *Les deux sœurs*, le journal *La Liberté* annonce un roman de Gilles Valais. Sans m'offusquer de voir l'auteur tourner le dos à la maison des Plaines, qui l'avait pourtant bien servi, je lui avoue mon étonnement. Il m'apprend que l'éditeur des Éditions du Blé, Lionel Dorge, lui a demandé s'il n'avait pas quelque chose à publier. Et voilà ! L'auteur avait plusieurs pages en veilleuse, à preuve ses projets d'écriture

déposés par sa famille, après son décès, au Centre du patrimoine de Saint-Boniface.

Le fils unique de Gilles Valais est mis en attente pour sa publication et l'auteur s'impatiente. Bien plus, on lui suggère d'en faire une autre version. Inflexible, il répond dans une lettre qu'il a déjà «trop sué» pour réécrire le manuscrit. Son texte est divisé en quatre parties : «Journal de Luc», «Récit de N.», «Journal de Luc (suite)» et «Récit de N. (suite)». D'un style classique et d'une structure plaisante, l'action lève vite et je lis d'un seul trait les tranches additionnelles au vécu de Gilles Valais, alias Rossel Vien.

Quoique toujours dissimulé derrière un pseudonyme, l'auteur accepte finalement d'être présenté au public de Saint-Boniface par les Éditions du Blé. Cette fois, *Le fils unique* sera mis en nomination pour le prix Deschambault.

Il va sans dire que Gilles Delaunière et Gilles Valais auraient connu un plus grand succès dans le monde littéraire, si l'auteur avait choisi, dès 1960, d'endosser sa véritable identité.

* * *

Tout dernièrement, en rédigeant quelques pages sur des personnalités disparues au Manitoba, le nom de Rossel Vien est venu à mon esprit. C'est donc en effectuant mes premières recherches que j'ai découvert sa contribution aux *Écrits du Canada français*. Ce fut un éblouissement. Je faisais face à trois Rossel Vien : l'image qu'il se donnait, celle que les autres avaient de lui et celle de l'authentique Rossel. Dans son œuvre littéraire, il a si bien embroussailler les pistes que Réginald Hamel avait mille fois raisons d'écrire :

Il faudrait dire à Gilles Delaunière qu'il a peut-être eu tort de masquer son nom d'un pseudonyme, parce que ses nouvelles réunies sous le titre de *Et fuir encore*, sont parmi les meilleures qui s'écrivent aujourd'hui. Il devrait revenir pour écrire encore sa belle symphonie concertante.

* * *

En avril 1992, Rossel Vien passe en coup de vent aux Éditions des Plaines pour rendre un texte qu'il vient de réviser. Pâle, émâcié, les yeux cernés et les cheveux en bataille, l'homme

est vêtu trop légèrement sous le froid qui sévit ce jour-là. Étonnée de sa mauvaise mine, je risque un commentaire qu'il ne relève pas pour se diriger hâtivement vers la sortie. J'ignorais que l'homme rejetait la pitié de quiconque... Cette fois, très inquiète de son état de santé, je demeure quelque temps à la fenêtre pour le regarder s'éloigner, le dos voûté et une main non gantée sur le col de son mince anorak. Ce n'est plus le Rossel au grand pas léger et sautillant.

Quelques jours passent, et son silence provoque en moi une vague d'inquiétude. Il n'est pas en voyage, car il n'en aurait pas l'énergie. Ne serait-il pas plus mal en point? Comble de malheur, il n'a pas le téléphone et il faudrait aller frapper à sa porte... Devant le mystère à élucider, j'appelle Noëlie Palud qui le connaît depuis longtemps. De fait, chaque Noël, celle-ci invite des gens seuls à partager un repas avec elle. Elle ne sait absolument rien des déplacements de Rossel, et je tente de glaner ailleurs quelques informations. Personne ne l'a vu. De plus en plus tracassée, j'appelle le poste de police pour faire part de sa «disparition» à un agent francophone, Gilles Ferland. Ce dernier prend l'affaire en main et m'annonce quelques jours plus tard : «On a retrouvé votre homme; il était mort au pied de l'escalier de son logement.»

Intrigué par sa boîte à lettres qui débordait sur la façade de la petite maison blanche située au 190 ½ du boulevard Provencher, le facteur avait ouvert la porte arrière de l'escalier qui montait à l'intérieur du logement. Recroquevillé, Rossel gisait sans vie. Avait-il chuté du haut de l'escalier ou était-il trop faible pour le gravir en revenant du dépanneur? Personne ne le saura jamais. Quant à moi, je regretterai toujours de ne pas m'être rendue auprès de lui quelques jours auparavant. Évidemment, je l'aurais trouvé malade, mais je l'aurais peut-être sauvé. Malgré la demande des autorités médicales, je n'ai pas le courage d'aller l'identifier. C'est le co-directeur des Éditions des Plaines, l'abbé Georges Damphousse, qui se rend à l'Hôpital général Saint-Boniface. Selon le coroner, le pauvre homme était mort depuis trois jours environ.

Je me rends au dépanneur situé en face de la Banque Nationale, où le commis avoue l'avoir vu une dernière fois pour lui vendre «un petit quelque chose à manger». Le trouvant presque méconnaissable, il avait suivi du regard celui qui

festonnait à droite et à gauche sur le trottoir. Longtemps, le souvenir de Rossel m'a habitée. Le 4 juillet, je faisais l'entrée suivante dans mon journal intime :

En avril dernier mourait Rossel Vien à quelques portes des Éditions des Plaines. Alors que j'alertais ses amis et la police, parce que personne ne l'avait vu depuis deux semaines, il mourait seul et abandonné. Si j'avais su... Encore aujourd'hui, je me demande pourquoi je ne suis pas allée frapper à la porte de celui qui n'avait pas le téléphone. C'est moi et non le facteur qui l'aurait trouvé, recroquevillé au pied de l'escalier qu'il montait et descendait depuis plusieurs années. Deux jours plus tôt, je l'aurais trouvé encore vivant et capable d'être sauvé. Rossel, ce grand déchiré par la vie, ce porteur d'un secret, pourquoi l'avoir ignoré à ce moment tragique? Je lui ai parlé tant de fois sans ne jamais deviner le drame qu'il vivait...

* * *

Quelques lignes de sa main résumant des facettes méconnues de sa personnalité :

À partir de ce temps, je me reconnais tel que je suis aujourd'hui : sauvage, avec un besoin forcené de rire et de danser; sensuel, et vivant toujours dans l'inconfort et le malaise; inquiet, et passant pour bohème; égoïste, mais refusant une vie réservée à moi-même.

Rossel, tu étais sauvage, mais il te fallait voir le monde; tu étais bohème, mais il te fallait un ancrage; tu étais égoïste, mais le sort des malheureux attirait ta compassion. Comme tu as bien caché ton véritable moi! Et qui pouvait deviner que tu gardais au fond de ton cœur un goût fou de rire et de danser? Tu vivais SEUL et, pour ceux qui te connaissaient tu étais une énigme jamais élucidée. C'était ton choix, un choix probablement dicté par des circonstances inévitables.

* * *

Le Manitobain d'adoption a écrit jusqu'aux derniers jours de sa vie. De fait, des petits bouts de papier de toutes formes et dimensions ont été recueillis dans sa chambre à coucher. Monique, sa sœur religieuse, a conservé les élévations de l'âme du poète. Combien j'ai apprécié qu'elle me les fasse tenir! Aujourd'hui, on en trouve les copies dans mes archives à

l'Université de Saint-Boniface. Voici donc en forme de poème les derniers mots de Rossel Vien, rédigés peut-être sur son lit de mort, que je présente avec quelques notes de références :

Mystère de la souffrance, de la douleur physique.
Est-ce qu'elle rend meilleur?

La seule réponse qu'appelle la souffrance, quand elle sévit, c'est
qu'elle finisse,
qu'elle finisse, qu'on en soit délivré! «Sitio!» J'ai soif!
Il était Dieu, dit-on, l'homme qui avait soif.

Je suis accablé, je n'ai qu'un dixième, un centième de sa soif.
Ils lui ont tendu une éponge de vinaigre, les sales mercenaires.

J'ai encore des spasmes, et je pense depuis deux heures, trois heures,
à aller chercher des comprimés dans l'armoire de cuisine,
mais c'est si dur, qu'après une tentative, deux, trois,
je ne réussis pas, l'estomac se lève.

J'essaie de fixer mon conscient sur la Isla del Tiburon¹.
D'être cet filot nu et désert au large de la baie de Mazatlan².

Oh! quand le calme revient
Oh! quand les jambes ne flageolent plus
Oh! quand on ne peut aller chercher
une cannette de jus d'orange
au magasin d'à côté
ni de cannettes de jus d'orange réfrigéré.

Cette brûlure intérieure, cet épuisement, ce dessèchement,
imposé par des hommes qui ne connaissaient pas la soif
et se réjouissaient de voir couler son sang,
me figent de stupeur et arrêtent ma respiration d'agonisant.

Et les barbares ont tendu une éponge
détrempée de vinaigre, est-il dit.
Il n'y avait pas de dépanneur...

Des paroles du crucifié me revenaient à l'esprit.
Oui, il devait avoir soif celui-là, ayant sué sang et eau.
«J'ai soif!» est-il rapporté.
Ma soif est faible, une bagatelle, à côté de la sienne.

«Sitio!» j'ai hâte qu'il meure enfin,
je m'épuise à son épuisement,
la langue me brûle, et ma gorge est sèche
comme le désert de Carberry³.

- 1) Isla del Tiburon: la plus grande île dans le golfe de la Californie; Tiburon est le mot espagnol pour requin.
- 2) Mazatlan: place idéale pour un séjour de vacances à Mexico.
- 3) Carberry: désert à North Cypress au sud de Brandon, Manitoba.

* * *

Triste fin pour l'écrivain, historien, traducteur, journaliste, homme de radio, archiviste et romancier. Seul, sans un ami pour lui tenir la main et lui parler du passage de cette vie à une autre rive de la VIE. Il avait 62 ans. *C'est bien tôt pour mourir...*

En apprenant le décès de leur frère, Robert et Bernard arrivent à Winnipeg et, un beau soir de mai, une cérémonie a lieu au salon funéraire Desjardins, à laquelle assistent des amis et des connaissances. Ma mémoire retient l'anecdote édifiante que partage l'abbé Georges Dampousse avec l'assistance; elle décrit la vraie nature d'un homme humble, discret et de peu de mots. Le prêtre l'a «vu, vu de ses yeux, vu,» sur le boulevard Provencher se défaire de ses mitaines pour les donner à un pauvre gueux qui lui tendait ses mains rougies par le froid. L'homme au cœur de pauvre ne changeait pas de trottoir à la vue d'un misérable, car il connaissait le drame des blessés de la vie, rejetés de la société.

Après 37 années passées dans l'Ouest canadien, les restes de Rossel sont transportés à Roberval pour prendre place dans le lot familial au cimetière de la ville.

* * *

J'ai lu quelque part que les archives sont des friches qui attendent les chercheurs. Le touche-à-tout qu'était Rossel Vien a laissé en héritage des dossiers sur les démunis, les personnes âgées, les homosexuels, les personnalités, etc. Un manuscrit sur papier recyclé, de couleurs et de formats différents attire particulièrement mon attention. C'est un roman dont la veine d'inspiration serait susceptible de plaire à un lectorat : une logeuse, veuve accommodante veut partager avec un plus jeune son chocolat au lait, ses potins, ses émissions radiophoniques et même les prêches évangéliques auxquelles elle assiste.

Certaines lignes sur les Indiens et leurs croyances l'amènent à des comparaisons fort justes. Ainsi, à La Ronge (Saskatchewan) et à Saint-Lazare (Manitoba), les membres des Premières Nations ne sont pas aussi mal «embouchés», grâce à l'éducation reçue des religieux et des religieuses. Je crois reconnaître dans la logeuse la propriétaire de la maison, dont Rossel habitait le premier étage à Saint-Boniface. Un jour, assis

en face de moi aux Éditions des Plaines, le regard effaré et un peu nerveux, il m'avait raconté qu'elle menait parfois des rondes de sabbat et qu'il s'en inquiétait. En l'écoutant, j'y voyais une véritable sorcière, tout en me demandant si Rossel ne vivait pas parfois de pénibles cauchemars.

Un dossier renferme les biographies d'une cinquantaine de religieux jésuites. Et ma surprise n'est pas moins grande d'y trouver des notes sur l'ancien archevêque de Saint-Boniface, Mgr Maurice Baudoux. J'y apprend que la population du Grand Séminaire de Saint-Boniface, en juin 1962, se chiffrait à 72 candidats à la prêtrise et que, l'année suivante, ce nombre atteignait 76. L'archevêque écrivait alors aux curés de son diocèse : «À nous tous de respecter leur liberté et de ne contraindre personne». Il est incontestable que le féru d'histoire travaillait sur une biographie de l'homme d'Église, lorsque la mort l'a emporté. Pour cette vie très productive dans l'Ouest canadien, il faudra attendre une vingtaine d'années avant que ne paraisse *Maurice Baudoux – 1902-1988* aux Éditions Hurtubise, signée par Denise Robillard du Québec. Fouilleur hors pair, l'auteur manitobain, doté d'une meilleure connaissance du champ d'action de l'archevêque, aurait effectué un survol plus complet de la vie et des réalisations du «grand homme», s'il avait signé cette biographie.

D'un texte intitulé *Les retraités* se dégage une empathie particulière pour les nécessiteux. Il décrit leur habit, leur logement, ainsi que la nourriture qu'il voit sur leur table. Si Rossel était encore là, il publierait certainement sur le vécu des sexagénaires, septuagénaires, octogénaires, nonagénaires et mêmes centenaires... parce que les personnes âgées retiennent tout particulièrement son attention. À une femme célibataire de 90 ans, qui fait de longues marches quotidiennes, il suggère un foyer dans la rue de la Cathédrale, mais elle rétorque que le Chez-Nous est trop cher pour elle. Quant aux autres maisons d'hébergement, si le coût est moindre, il y a là trop d'infirmités et trop de malades mentaux.

Sans prononcer de jugement sur les homosexuels, Vien trace le portrait type de l'un d'eux qui souffre d'isolement et de l'entourage qui l'ostracise. Seul de la famille à visiter sa vieille mère, l'homme a plusieurs talents : habile en cuisine, mélomane, artiste à ses heures, il chante en plusieurs langues, connaît de

nombreux jeux de société et possède un bon sens de l'humour. D'âge moyen, il est rejeté depuis toujours, par son père et ses frères.

Je passe sous silence les autres thèmes qui jalonnent ces pages, lesquelles tomberont probablement dans l'oubli, même si des données fort intéressantes seraient un complément à l'œuvre littéraire de Rossel Vien. Accentuée de longues phrases, selon la «grande» mode des années soixante-dix et quatre-vingt, la publication, dans son émouvant style poétique, plairait à certains lecteurs. Aujourd'hui, en relisant ses écrits, j'éprouve le regret de ne pas lui avoir suggéré l'envoi de ses romans à une maison prestigieuse de l'Est, afin de leur donner une meilleure chance, au temps où les jeunes maisons de l'Ouest n'émettaient alors qu'un faible rayonnement au Manitoba.

Homme entouré de mystère, vivant dans une prison émotionnelle, mais béni d'une grande intelligence, Rossel Vien aurait pu tirer un roman de chacune de ses nouvelles littéraires. De son temps, les romanciers d'envergure étaient rares dans l'Ouest canadien, puisqu'il fallait remonter à Maurice Constantin-Weyer, André Borel, Georges Bugnet et Gabrielle Roy pour lire une réalité accompagnée d'une réflexion philosophique. Et puisqu'il est impossible de construire un roman ou une nouvelle à cent pour cent fictif, on peut dire que les écrits de Vien, que nous découvrons des années plus tard, contiennent des pans de son histoire personnelle, saupoudrée de connaissances accumulées tout au long de sa vie. Ainsi, en brouillant si bien les cartes, son œuvre littéraire demeure au sceau d'une délicatesse exceptionnelle.